

Le Soudan de 1500 à 1800

Y. F. Hasan et B. A. Ogot

La période qui nous intéresse ici a été caractérisée par des mouvements de population allant de l'intérieur du Soudan¹ vers l'extérieur et de l'extérieur vers l'intérieur. Dans le Nord, la lente pénétration des Arabes musulmans, venus au fil du temps s'installer en grand nombre, était déjà très avancée au début de notre période² et devait aboutir à l'assimilation progressive des Nubiens chrétiens et d'autres ethnies au sein du grand monde panislamique. Le processus d'assimilation culturelle et ethnique y a fonctionné dans les deux sens: il a entraîné, d'un côté, l'arabisation et l'islamisation de nombreux peuples soudanais et, de l'autre, l'indigénisation des immigrants arabes.

L'influence de la culture islamique et arabe sur le Soudan méridional a été négligeable, les énergies expansionnistes des Nilotes du Sud étant parvenues à mettre un terme à la progression des Arabes vers le sud ainsi qu'à la diffusion de l'islam. À vrai dire même, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les Nilotes et, plus particulièrement, les Shilluk et les Jieng (Dinka) firent peser une réelle menace aux frontières des États musulmans du Nord.

1. Le nom de Soudan désigne ici la partie orientale du *Bilād al-Sūdān* qui comprenait, à l'époque médiévale, le royaume chrétien de Nubie, puis les Sultanats islamiques de Fundj et de Fūr, et qui, dans le présent chapitre, équivaut sensiblement au territoire de la moderne République du Soudan. L'usage officiel du terme Soudan pour désigner une entité politique ou administrative date du régime turco-égyptien en place de 1821 à 1885.

2. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 16.

Ce chapitre traitera donc principalement de l'établissement et de l'expansion des deux États musulmans de la savane (les Sultanats fundj et fūr), de leurs rapports mutuels et de leur interaction avec les sociétés africaines non musulmanes qui étaient elles aussi, à cette époque, en train d'émerger d'un mélange de groupes linguistiques et culturels divers.

On y verra aussi que l'expansion de l'islam constitue un facteur important de l'histoire du Soudan du XVI^e au XVIII^e siècle.

Le processus d'arabisation et d'islamisation progressant vers le sud fut stoppé, durant cette période, sur la ligne de partage des eaux (composées du Sudd, du Baħr al-Ghazāl et du Baħr al-ʿArab), et ainsi s'est établie la frontière culturelle entre ce qu'on en est venu à appeler le Soudan septentrional et le Soudan méridional. L'existence de cette frontière culturelle est un profond déterminant de notre interprétation de l'histoire du Soudan moderne.

Vues du Soudan méridional, les relations entre les deux régions ont été présentées surtout sous l'angle de l'agression et de l'exploitation économique que le pays a subies du fait des expéditions armées des Fundj dans la région du haut Nil, puis de celles des Fūr dans la région du Baħr al-Ghazal. Au Nord, en revanche, on avait tendance jusqu'à une époque récente à rendre compte des changements économiques et sociaux en fonction du rôle joué par les immigrants musulmans et souvent arabes, les « sages étrangers », venus du nord ou de l'est. C'est dans cette perspective qu'on y explique la formation de l'État au Soudan septentrional, et non en s'appuyant sur une analyse historique des bases économiques des États en cause et de leur formation sociale et culturelle.

Au XX^e siècle, le « Nord » est présenté comme arabe et musulman et le « Sud » comme africain (ou négroïde) et « païen » (ou « animiste »), et la frontière qui les sépare prend un caractère toujours plus religieux et ethnique. Une telle conception fut largement répandue par les écrits des anthropologues et des administrateurs coloniaux. Des deux côtés de la frontière idéologique, on a vu se développer des expressions, des préjugés raciaux complexes qui tendaient à définir chacune des deux régions comme une entité raciale et religieuse à part entière ayant peu de contacts, voire aucun, avec l'autre.

La réalité historique était évidemment beaucoup plus complexe que cela. Premièrement, la « frontière » entre ces deux régions a toujours été très mouvante et ne se déplaçait pas toujours vers le sud ou l'ouest. Par exemple, à partir du milieu du XVII^e siècle et jusqu'en 1861, les Shilluk qui occupaient le haut Nil repoussèrent la frontière vers le nord jusqu'à Alays et, de là, ils pillèrent le Sultanat fundj et les monts Nūba.

Deuxièmement, outre qu'elle était constamment mouvante, la frontière représentait une vaste zone qui, dans la région du haut Nil par exemple, s'étendait sur plusieurs centaines de kilomètres. Il en était de même dans la région occidentale. Ce que les envahisseurs du Sultanat fūr, les *djallāba* (commerçants), et les Baḳḳāra considéraient comme la frontière constituait, vers 1800, un immense territoire³. De plus, à l'intérieur de la

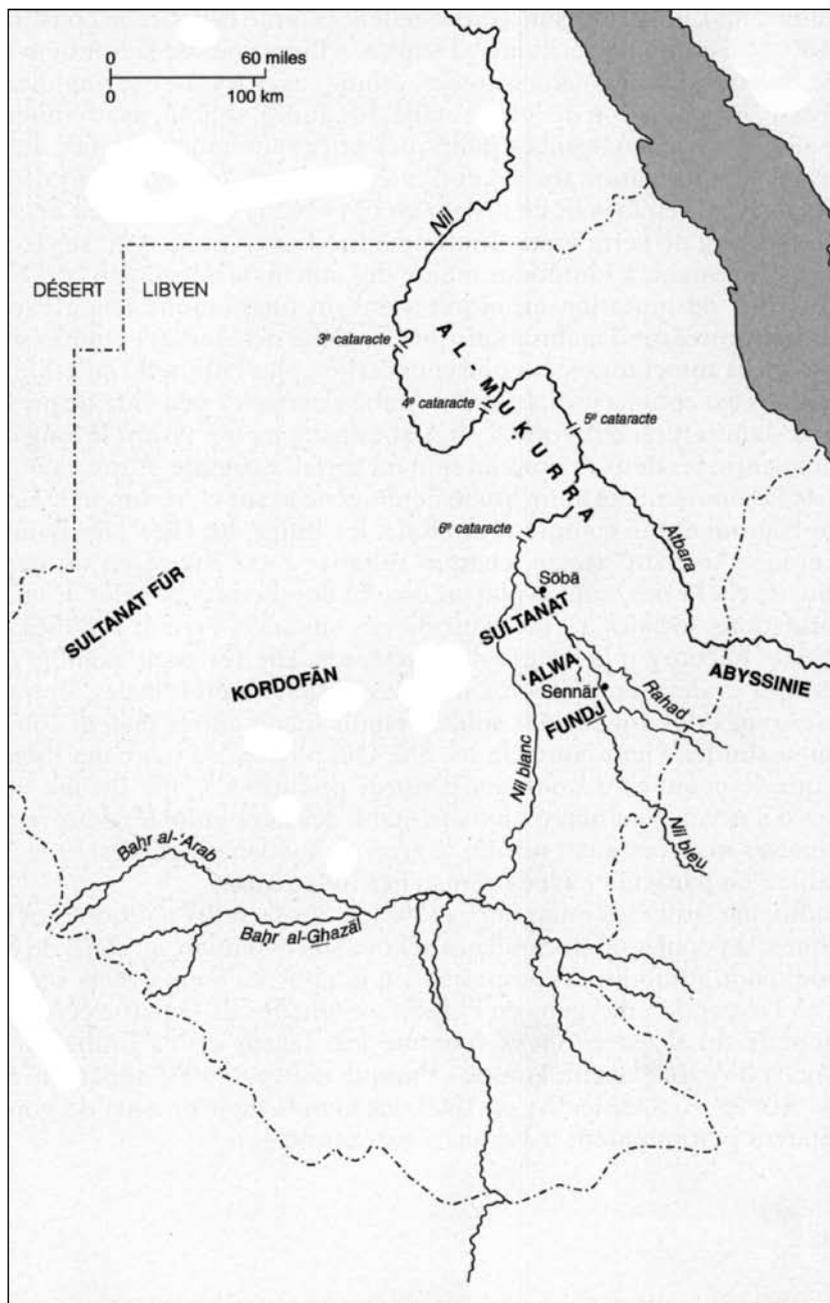
3. R. S. O'Fahey, 1980, p. 137-139.

frontière elle-même, des transformations culturelles, ethniques et sociales se produisaient sans cesse, la population devenant arabe, fūr, fundj, shilluk, naath (nuer) ou jieng au gré des circonstances politiques et économiques. En fait, le processus de transformation sociale et d'intégration ethnique qu'avait déclenché l'arrivée des Arabes et de l'islam en pays Nūba et Bēdja était encore à l'œuvre le long de cette vaste frontière entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

Troisièmement, à l'intérieur même des sultanats musulmans du Nord, le processus de mutation ethnique a été un phénomène complexe. Et d'abord, le processus d'arabisation, qui a englobé des Arabes et toutes sortes de Soudanais autochtones, eut une connotation plus culturelle qu'ethnique. À quelques exceptions près, le terme Arabe s'est peu à peu vidé de presque toute sa signification ethnique. Les Arabes baḳḳāra qui vivent le long de la frontière entre les deux régions en sont un parfait exemple. Autre exemple : celui de la communauté autochtone hétérogène ayant en commun la langue bongo-bagirmi et qui comprend les Kara, les Binga, les Gala⁴, les Banda et les Feroḡe. Au XVIII^e siècle, chaque sultanat a été divisé en un certain nombre de chefferies, dont la plupart étaient des sociétés plurales. En outre, les formations sociales à l'intérieur de ces sultanats étaient rendues plus complexes encore par le facteur de l'esclavage. Un très grand nombre d'esclaves, qui avaient été capturés dans les régions méridionales, entraient dans les rangs des armées des sultans tandis que d'autres étaient complètement assimilés à leur nouvelle société. Qui plus est, la traite des esclaves ainsi que le commerce frontalier d'autres produits comme l'ivoire et les plumes d'autruche ont non seulement établi des liens entre les deux régions soudanaises mais ont aussi mis en contact le Soudan en général et la zone frontalière en particulier avec les marchés mondiaux.

Enfin, par suite des migrations et du jeu des facteurs politiques et économiques, la population du Soudan a achevé son évolution, au cours de cette période, pour atteindre la composition que nous lui connaissons actuellement. À l'exception des gens de l'Ouest, originaires de la partie centrale et occidentale du *Bilād al-Sūdān* (comme les Takrūr et les Fulbe) et des Rashayida d'Arabie, aucun groupe ethnique nouveau n'est apparu au Soudan au XIX^e et au XX^e siècle; en 1800, les grands mouvements de population étaient pratiquement parvenus à leur terme.

4. Pour ce groupe linguistique, voir A. N. Tucker et M. A. Bryan, 1966, p. 10-19.



7.1. Royaumes et sultanats du Soudan (d'après Y. F. Hasan).

L'État 'abdallābi

Dans la deuxième moitié du XV^e siècle, une confédération de *ḵabila* arabes conduite par leur chef 'Abdallāh, surnommé Djamā^c (le Rassembleur) a réussi à conquérir le royaume d'Alwa⁵. Contrairement à ce que l'on pense généralement, la conquête de Sōbā n'a pas été entreprise en commun par les Fundj et les Arabes, elle est le seul fait de ces derniers. Elle fut le signe de la suprématie des Arabes et marqua le début de leur influence sur le *Bilād al-Sūdān* oriental⁶.

'Abdallāh Djamā^c et ses descendants, les 'Abdallābi, fixèrent le siège de leur gouvernement à Ḳerri, au nord de Sōbā, sur le Nil. Sōbā perdit donc de son importance et lorsque Daudi Reubeni y passa, en 1523, elle était en ruine⁷. Le choix s'était probablement porté sur Ḳerri parce qu'elle était d'accès facile pour les Arabes du Buṭāna, dont l'appui était essentiel aux 'abdallābi. Elle permettait également de contrôler les voies de passage, notamment commerciales, le long de la vallée du Nil et, au-delà, sur la rive occidentale du fleuve.

Il n'est pas facile de déterminer l'étendue du nouvel État. Il semble que les 'abdallābi aient exercé leur autorité sur les Arabes vivant dans le nord de la Gezira, dans le Buṭāna, à l'est du Nil, et peut-être sur quelques groupes bēdja. Les chefferies arabisées qui s'échelonnaient entre Shandī et la frontière égyptienne, et qui semblent avoir participé à l'attaque des Arabes contre Sōbā, restèrent fidèles au chef de la confédération arabe. Leurs relations ne sont pas bien connues mais, plus tard, les 'Abdallābi, en tant que suzerains, ont eu le pouvoir de confirmer la désignation des nouveaux chefs.

L'État 'abdallābi indépendant ne dura pas assez longtemps pour créer ses propres institutions. Au début du XVI^e siècle, il dut affronter un ennemi puissant : les Fundj, peuple d'éleveurs nomades qui progressait le long du Nil bleu. Les deux mouvements de migrants entrèrent en lutte probablement pour s'assurer la possession des pâturages du nord de la Gezira. À Arbadjī, en 1504, les Fundj vainquirent les 'Abdallābi et réduisirent leur roi à accepter leur suzeraineté⁸. Les 'Abdallābi continuèrent à administrer la partie nord du Sultanat fundj en tant que feudataires, jusqu'à la conquête turco-égyptienne de 1820.

Le Sultanat fundj

Les Fundj étaient des nomades éleveurs de bovins dont l'origine lointaine a donné lieu à maintes hypothèses contradictoires. La tradition soudanaise

5. Pour plus de détails, voir UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 16, p. 442-443.

6. P. M. Holt, 1960; Y. F. Hasan, 1972, p. 23-26.

7. S. Hillelson, 1933, p. 60.

8. J. Bruce, 1805, vol. III, p. 370-372 et vol. VII, p. 96.

évoque leur royaume sous le nom de *al-Sultana-al Zarka*⁹ (le Sultanat noir). Daudi Reubeni, qui s'y rendit en 1522-1523, écrit que leur monarque était un musulman noir régnant sur une nation composée de Noirs et de Blancs¹⁰, c'est-à-dire d'autochtones et d'Arabes. Au cours de son voyage à Sennār, en 1772, le voyageur écossais James Bruce rapportait que les Fundj descendaient de pillards shilluk venus du Nil blanc¹¹. Les traditions soudanaises, probablement d'origine arabe, leur attribuent cependant un ancêtre arabe, descendant d'un réfugié omayyade venu par l'Abyssinie. Celui-ci aurait épousé une princesse indigène et hérité de son autorité. Les traditions soudanaises en parlent comme de « l'homme béni » qui a apporté de nouvelles coutumes¹².

On ne sait pas exactement à quelle date la dynastie fundj s'est réclamée d'une ascendance omayyade. Si l'on se fonde sur les observations de Reubeni, on sait au moins que le roi 'Umāra Dunḡus, qui vainquit les 'Abdallābi, était musulman. Mais il semble qu'en raison de l'influence de la nouvelle société musulmane sur laquelle s'exerçait leur hégémonie et de leurs relations commerciales et culturelles avec l'Égypte, les Fundj aient été rapidement islamisés¹³. Comme d'autres peuples convertis vivant en marge des sociétés musulmanes, les Fundj voulaient être considérés comme des Arabes et se réclamèrent par conséquent d'ancêtres arabes. Ce faisant, ils espéraient rehausser leur prestige dans le monde arabe et renforcer leur autorité morale sur leurs sujets arabes. Mais il importe de noter qu'Ibn (fils de) Dayf Allāh, lorsqu'il parle des élites dirigeantes, les appelle « rois des Fundj » et « rois des Arabes » (c'est-à-dire rois des 'Abdallābi et des Dja'alīyyūn), laissant entendre ainsi qu'il existait une différence ethnique entre les deux groupes¹⁴.

Ayant établi leur suzeraineté sur les territoires des 'Abdallābi, les Fundj administrèrent leur domaine à partir de Sennār qui devint le siège de leur gouvernement. Le *shaykh* (chef) des 'Abdallābi, tout en conservant théoriquement son autonomie dans ses anciens domaines, devint un vassal des Fundj et porta le titre de *māndjil* ou *māndjuluk* que les rois fundj conféraient à leurs grands feudataires. Il semble bien cependant qu'il y ait eu dès le début des rapports antagonistes entre les Fundj et leurs vassaux.

Voulant secouer la domination fundj, le *shaykh* Adjīb I^{er}, qui prit le pouvoir au milieu du XVI^e siècle, défia les Fundj, les vainquit et les repoussa en Éthiopie. Sous le règne de Dakīn (vers 1569-1585/1586), les Fundj réussirent à retrouver leur ancienne suprématie, mais ils durent reconnaître à Adjīb I^{er} le droit de nommer les juges dans ses domaines. La politique de

9. *Zarka* (*azrak*) signifie noir(e) dans l'arabe soudanais parlé.

10. S. Hillelson, 1833, p. 55-60.

11. J. Bruce, 1805, vol. VII, p. 96.

12. Y. F. Hasan, 1965.

13. P. M. Holt, 1967, p. 20; J. L. Spaulding, 1972.

14. Y. F. Hasan, 1965; Ibn Dayf Allāh Muḡammad 'Abd Nur, 1973, p. 61-90.

Dakīn, qui voulut réorganiser le royaume et appliquer une nouvelle réglementation, semble avoir détruit l'équilibre fragile entre les deux groupes et avoir conduit Adjīb à entrer en rébellion ouverte. À Karkodj, à quelques kilomètres au nord de Sōbā, une armée fundj infligea une défaite écrasante aux 'Abdallābi vers 1612 au cours d'une bataille où Adjīb I^{er} trouva la mort. Son clan se réfugia alors à Dongola (Dūnḡulā). Un accord fut négocié entre les 'Abdallābi et les Fundj par l'entremise du *shaykh* Idrīs wad al-Akbār, influent dignitaire religieux¹⁵. À l'exception d'Arbadjī qui passait sous la juridiction fundj, le *statu quo* était rétabli : les descendants d'Adjīb, avec le titre de *wad 'Adjīb*, continuèrent à gouverner directement les territoires du Nord jusqu'à Haḡjar al-'Asal, à exercer leur autorité sur la plupart des chefferies nomades et, indirectement, sur les clans et les chefferies qui vivaient dans la vallée du Nil jusqu'à la troisième cataracte, c'est-à-dire jusqu'à la frontière de la Nubie ottomane. Cet accord permit au Sultanat de connaître une longue période de stabilité. Cependant, vers le milieu du XVII^e siècle, la chefferie *shayḡiyya* se révolta contre l'hégémonie des 'Abdallābi et se déclara indépendante du Sultanat fundj¹⁶.

L'expansion du Sultanat fundj

Il semble que les Ottomans, qui avaient conquis l'Égypte en 1517, aient vu avec inquiétude l'autorité du Sultanat fundj s'étendre jusqu'à la basse Nubie qui dépendait à l'origine des 'Abdallābi. Bien que des affrontements frontaliers aient été signalés, les Ottomans ne sont pas vraiment intervenus avant le règne du sultan Sulaymān le Magnifique (1520-1566). Pour écarter la menace que les Portugais faisaient peser sur la mer Rouge, les Ottomans envoyèrent une expédition navale dans l'océan Indien et décidèrent de s'emparer de l'Éthiopie, alliée des Portugais. À son retour de cette expédition, Özdémir reçut l'ordre de mettre fin à la « rébellion » des Fundj en Nubie, où deux factions rivales se battaient. Özdémir s'empara, sur la frontière, des forteresses stratégiques d'Ibrīm et d'al-Dirr. À Sāy, entre la deuxième et la troisième cataracte, il construisit une forteresse qui marquait la limite méridionale de l'Égypte ottomane. Cette nouvelle province, connue dès lors sous le nom de Berbéristan (c'est-à-dire pays des Berbères ou Nubiens), semble avoir été effectivement administrée par les Ottomans après l'installation de garnisons bosniennes dans les forteresses d'Assouan, d'Ibrīm et de Sāy¹⁷.

Après avoir quitté le poste de gouverneur du Yémen en novembre 1554, Özdémir Pasha eut plusieurs entretiens avec le Sultan, au cours desquels ils examinèrent les affaires d'Égypte, du Yémen et du Habesis-

15. Aḡmad b. al-Haḡdjī Abū 'l-'Alī, 1961, p. 8-9; Ibn Dayf Allāh Muḡammad 'Abd Nur, 1973, p. 63, 227 et 296.

16. Y. F. Hasan, 1972, p. 63-75.

17. G. Örhānlü, 1974, p. 1-2, 21-22; P. M. Holt, 1961.



7.2. Le port de Sawākin (gravure du XIX^e siècle).
[*The Illustrated London News*, 1888. © The Mary Evans Picture Library.]

tan¹⁸. Il fut ensuite chargé de conquérir le Habesistan. Après de minutieux préparatifs en Égypte, l'expédition remonta le Nil. À Assouan, Özdemir perdit le contrôle d'une armée indisciplinée et dut mettre fin à la campagne. On comprit alors que l'expédition n'avait pas été dirigée contre le Habesistan mais contre le Fundjistān (pays des Fundj). Plus tard, en 1577, un certain Sulaymān Pasha reçut l'ordre d'entreprendre la conquête du Fundjistān. Mais cette campagne n'eut jamais lieu¹⁹. Finalement, la frontière égyptienne fut solidement établie à Hannīk, en 1622, après quelques combats entre les 'Abdallābi et les Ottomans. Hannīk est à égale distance de la troisième cataracte et de Mushu, le poste-frontière fundj le plus septentrional²⁰.

L'administration de la Nubie ottomane était confiée à un responsable portant le titre de *kashif*. Cette charge devint héréditaire et appartient à la famille du premier *kashif*, qui vivait à al-Dirr. De la même manière, les descendants des premiers soldats bosniens qui s'étaient mariés avec des autochtones continuèrent à tenir garnison dans les forteresses ottomanes de la région.

Ce serait également Özdemir qui aurait créé une base militaire ottomane pour lutter contre les Portugais et les Éthiopiens: Sawākin, qui dépendait en principe des Mamluk d'Égypte, passa sous la suzeraineté ottomane et Massawa fut annexée en 1557. À partir de là, la bande côtière qui s'étend entre ces deux ports constitua la province du Habes. À Sawākin stationnait une garnison ottomane commandée par un gouverneur ayant le rang de *sandjak*. Une fois que fut levée la menace exercée par les Portugais, Sawākin redevint le principal débouché commercial du Sultanat fundj. Les rapports entre le gouverneur ottoman et les Fundj, d'abord inamicaux, se détériorèrent encore avec le temps jusqu'à prendre la forme de confrontations armées. En 1571, selon des sources ottomanes, les Fundj (ou peut-être, pour être plus précis, les Bēdja) attaquèrent Sawākin et l'assiégèrent pendant trois mois. Cependant, étant donné les relations commerciales actives qui s'étaient nouées entre les deux parties, une atmosphère plus amicale finit par s'établir. Sawākin prit une importance qui ne devait pas lui être contestée avant le début du XX^e siècle. Le clan arabisé des Bēdja, les Ḥadāriba, qui avait jadis dominé la région de 'Aydḥāb, jouait un rôle de premier plan dans la vie commerciale. Par la suite, ce fut parmi eux que les Ottomans choisirent les souverains locaux, connus sous le nom d'émir (*amīr*)²¹.

Au début du XVII^e siècle, les Fundj avaient apparemment consolidé leur position à Sennār. Les territoires qu'ils administraient directement

18. Les sources ottomanes utilisent les termes Habesistan ou Abyssinie pour désigner tous les territoires au sud de l'Égypte, jusqu'à l'île de Zanzibar ou au Mozambique en Afrique orientale. Voir G. Örhanlı, 1974, p. 21.

19. *Ibid.*, p. 34-35 et 77.

20. P. M. Holt, 1961, p. 24.

21. G. Örhanlı, 1974, p. 76.

s'étendaient d'Arbadjī jusqu'au sud de Fazūghlī, ce qui était sans doute la limite nord de la frontière éthiopienne. L'expansion de la domination Fundj vers l'ouest, à travers la Gezira jusqu'au Kordofān, avait été entreprise par le sultan ʿAbd al-Ḳādir. Vers 1554, il affronta victorieusement les chefs de Saḳādī et des collines de Moya. Les deux chefs furent maintenus à leur poste après s'être convertis à l'islam et avoir accepté de payer un tribut annuel²². Il semble que la pression croissante exercée par les communautés nilotiques sur le Nil blanc aux dépens de Sennār ait abouti à une confrontation entre les Fundj et les Shilluk qui vivaient surtout dans la région du Nil blanc. Le sultan Bādī II Abū Diḳn (vers 1645-1718), dont le règne fut l'âge d'or du Sultanat, établit une tête de pont à Alays, sur le fleuve, et y installa une garnison fundj. L'administration d'Alays fut confiée à un membre de la dynastie qui, par son rang, venait immédiatement après le chef des ʿAbdallābi. À partir de cette position stratégique, les Fundj étaient en mesure de surveiller tous les mouvements effectués de l'autre côté du fleuve et d'exercer leur autorité sur les Shilluk, qui semblent avoir conclu une alliance avec eux²³.

Les Fundj pénétrèrent ensuite dans les monts Nūba, l'une des principales régions pourvoyeuses d'esclaves. Le royaume islamisé de Taḳālī, qui venait d'y être créé, fut réduit à la condition d'État vassal²⁴. De la même manière, les Fundj étendirent leur suzeraineté sur les montagnes du nord d'al-Dāyr et du Kordofān, qui devaient devenir plus tard le théâtre de luttes intenses avec les Musabbaʿāt. Les nombreux prisonniers capturés parmi les Nūba non musulmans des « montagnes » furent installés dans des villages, autour de Sennār. Ils formaient la garde chargée de la protection du Sultan. Leur nombre s'accrut encore au fil des nouvelles incursions dans les montagnes et des achats. La création d'une armée d'esclaves au service d'un souverain avait des précédents dans les annales de l'Islam : une mesure identique avait été prise par le calife abbasside al-Muʿtaṣim et par le Sultan du Dārfūr au XVIII^e siècle. Cela n'allait pas sans inquiéter sérieusement les guerriers traditionnels, c'est-à-dire l'aristocratie fundj, et celle-ci se révolta sous le règne de Bādī III (le Rouge, 1692-1716). Bien que le Sultan parvint à contenir la révolte, l'aristocratie fundj n'en fut pas moins capable d'affirmer son pouvoir et elle déposa le fils de Bādī III, Unsa III, accusé de mener une vie dissolue. Cet événement marqua la fin de la lignée directe de ʿUmāra Dunḳus. Le prince Nūl succéda en 1720 à Unsa III.

En dépit de l'intervention de l'aristocratie fundj, l'État continuait à reposer sur cette armée d'esclaves. Une autre crise s'ouvrit sous le règne de Bādī IV

22. J. Bruce, 1805, vol. VI, p. 368.

23. Aḥmad b. al-Ḥaḍjī Abū ʿI-ʿAlī, 1961, p. 9-10; Y. F. Hasan, 1972, p. 68; R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 61-63.

24. Certains historiens ne sont pas d'accord sur les relations existant entre les Fundj et les Taḳālī à l'époque. La première théorie, selon laquelle il s'agissait d'une relation de vassalité, a été contestée par J. Ewald, 1983, p. 10.

Abū Shullūkh (1721-1762), le dernier des véritables souverains fundj. Dans la première partie de son règne, considéré comme « juste et prospère », Bāḍī IV laissa les affaires de l'État aux mains de son ministre Dōka. À la mort de celui-ci, il condamna au bannissement les *ahl al-usūl* (les hommes de haute lignée et de rang élevé) et, avec l'appui de l'armée d'esclaves *nūba* et de réfugiés *fūr*, il exerça un pouvoir arbitraire. Pour se débarrasser des notables fundj qui s'opposaient à lui, Bāḍī les envoya faire la guerre aux Musabba'āt qui avaient empiété sur les territoires fundj dans le Kordofān. Après quelques revers, l'armée fundj, sous le commandement de Muḥammad Abū Likaylik, remporta une victoire décisive en 1747. Par la suite, Abū Likaylik conserva le commandement des forces fundj au Kordofān et en fut le vice-roi pendant quatorze ans²⁵.

Entre-temps, les Fundj avaient mené deux guerres contre l'Éthiopie ; elles avaient été principalement déclenchées par des conflits frontaliers mais ni l'une ni l'autre ne modifia radicalement la situation. L'histoire des relations entre Fundj et Éthiopiens offre de nombreux exemples de coopération positive et d'interdépendance économique. Pour les chrétiens d'Éthiopie, Sennār représenta pendant longtemps la seule ouverture continentale sur le monde extérieur. C'est par là qu'arrivaient leurs évêques d'Égypte et c'est là qu'ils vendaient ou achetaient des marchandises aux négociants. C'est par là également que les missionnaires chrétiens d'Europe arrivaient jusqu'en Éthiopie — le pays du prêtre Jean.

La première guerre d'Éthiopie éclata au début du XVII^e siècle. Après avoir été déposé, le sultan 'Abd al-ḳādir se vit accorder l'asile politique par l'empereur d'Éthiopie Susenyos qui le nomma gouverneur de Chelega, d'où l'on pouvait surveiller les mouvements des caravanes le long de la frontière. Le Sultan fundj qui régnait alors s'en inquiéta car, en dépit d'échanges de présents entre l'Empereur et Bāḍī I^{er}, les relations s'étaient détériorées et la frontière était le théâtre d'escarmouches et d'enlèvements d'esclaves. Les incidents de frontière s'aggravèrent en 1618 et 1619 ; un grand nombre de soldats, dont quelques-uns étaient armés de mousquets, y participaient. Comme les deux souverains menaient cette guerre loin de leur capitale, elle ne constituait une menace grave ni pour l'un ni pour l'autre. Elle se termina néanmoins en faveur de l'Éthiopie²⁶.

La deuxième guerre d'Éthiopie commença par des incursions dans la région de Ḳalābāt-Dinder destinées à imposer la levée de tributs. En mars 1744, Iyasu II marcha, à la tête d'une importante armée éthiopienne, sur Sennār. Les deux armées se livrèrent une bataille rangée sur les rives du Dinder au cours de laquelle les Éthiopiens furent mis en déroute, leur empereur n'ayant pu échapper à la mort que de justesse. Le mérite de cette victoire éclatante de l'armée fundj fut attribué au prince des Musabba 'āt, Ḳhamīs Djunkul, et à ses partisans qui s'étaient réfugiés à Sennār. Bien que les rela-

25. Aḥmad b. al-Ḥadīdj Abū 'l-'Alī, 1961, p. 9-10; P. M. Holt, 1961, p. 20-22; Y. F. Hasan, 1972, p. 71-77.

26. W. Aregay et S. H. Selassie, 1971, vol. VI, p. 65-66.

tions entre Sennār et Gondar soient restées tendues pendant de nombreuses années, les routes commerciales restèrent ouvertes. La victoire des Fundj fut célébrée par Bāḍī IV et ses sujets avec une grande ferveur religieuse. Elle eut des échos jusqu'à Istanbul et l'on raconte que le calife ottoman se serait déclaré « heureux de la victoire de l'islam »²⁷.

Les progrès de l'islam

L'instauration du Sultanat fundj-^cabdallābi donna au pays une certaine unité et une certaine stabilité qui facilitèrent la pénétration de l'islam. Ce fut l'œuvre de lettrés musulmans, qui transmirent les préceptes de l'islam et firent connaître le mysticisme *ṣūfī*. Ils étaient bien accueillis par les souverains qui les encourageaient à venir s'installer dans le pays. Jusqu'alors, l'islam ne s'était répandu que par l'intermédiaire de deux groupes : les commerçants pour une part, mais surtout les Arabes nomades. Les premiers, avec lesquels les contacts se maintinrent pendant plus de neuf siècles, agissaient en propagateurs de l'islam. Le commerce et le prosélytisme sont toujours allés de pair en marge des sociétés islamiques. Les seconds, bien qu'ils fussent peu versés dans la doctrine islamique et qu'ils n'aient guère été animés par un zèle religieux, ont joué un grand rôle dans l'expansion de l'islam, notamment par leurs mariages avec des Soudanais autochtones. L'islamisation était le corollaire normal de l'arabisation²⁸. L'action des uns et des autres était parfois renforcée par celle de quelques maîtres.

Au cours de la première période fundj, le nombre de ces maîtres devait augmenter ; ils venaient d'Égypte, du Hedjaz, du Yémen et du Maghreb. Toutefois, la plupart d'entre eux étaient nés dans le pays et ils étaient quelques-uns à avoir étudié au Caire ou dans d'autres lieux saints. Au milieu du XVI^e siècle, Maḥmud al-^cArakī, le premier lettré musulman soudanais, créa à son retour du Caire dix-sept écoles sur le Nil blanc. Vers 1570, Ibrāhīm al-Būlād ibn D̲jābir, un descendant de Ghalām Allāh ibn ^cAyd, fut le premier à fonder son enseignement sur les deux manuels malékites : le *Risāla* d'Abū Zayd al-Ḳayrawānī, et le *Mukhtasar* de Khalīl ibn Iṣhāq. Cet enseignement fut à l'origine de la prédominance du rite malékite dans la région qui fut encore renforcée par l'influence culturelle du Maghreb et du *Bilād al-Sūdān*, où l'école malékite tenait la première place.

Les premiers lettrés musulmans cherchaient avant tout à enseigner la loi musulmane, la *sharī'a*, et son application. Leurs efforts pour transmettre un enseignement orthodoxe et pour élever le niveau de la connaissance religieuse se heurtaient à de graves difficultés, dans un pays étendu, isolé et arriéré. L'islam orthodoxe, avant d'y prendre racine, avait été précédé par un islam plus populaire et moins exigeant.

27. *Ibid.*, p. 67-68, Aḥmad b. al-Ḥadjīdī Abū 'l-^cAlī, 1961, p. 21-22.

28. J. S. Trimmingham, 1949, p. 82.

La plupart des *ṣūfī tarīka*, ou ordres religieux, sont venus du Hedjaz. Le premier, et peut-être le plus populaire, fut la *Ḳādirīyya*, fondé par ‘Abd al-ḳādir al-*Djīlānī* (1077-1166), de Bagdad. Il fut introduit au Soudan par *Tādj al-Dīn al-Bahārī*, lui aussi de Bagdad, qui vint de La Mecque en 1577 sur l’invitation d’un marchand soudanais qui y était allé en pèlerinage. Il demeura sept ans dans la Gezira, au cours desquels il initia à la *Ḳādirīyya* de nombreuses personnalités soudanaises (parmi lesquelles le *shaykh* ‘*Adjīb I^{er}*) qui en assurèrent le succès.

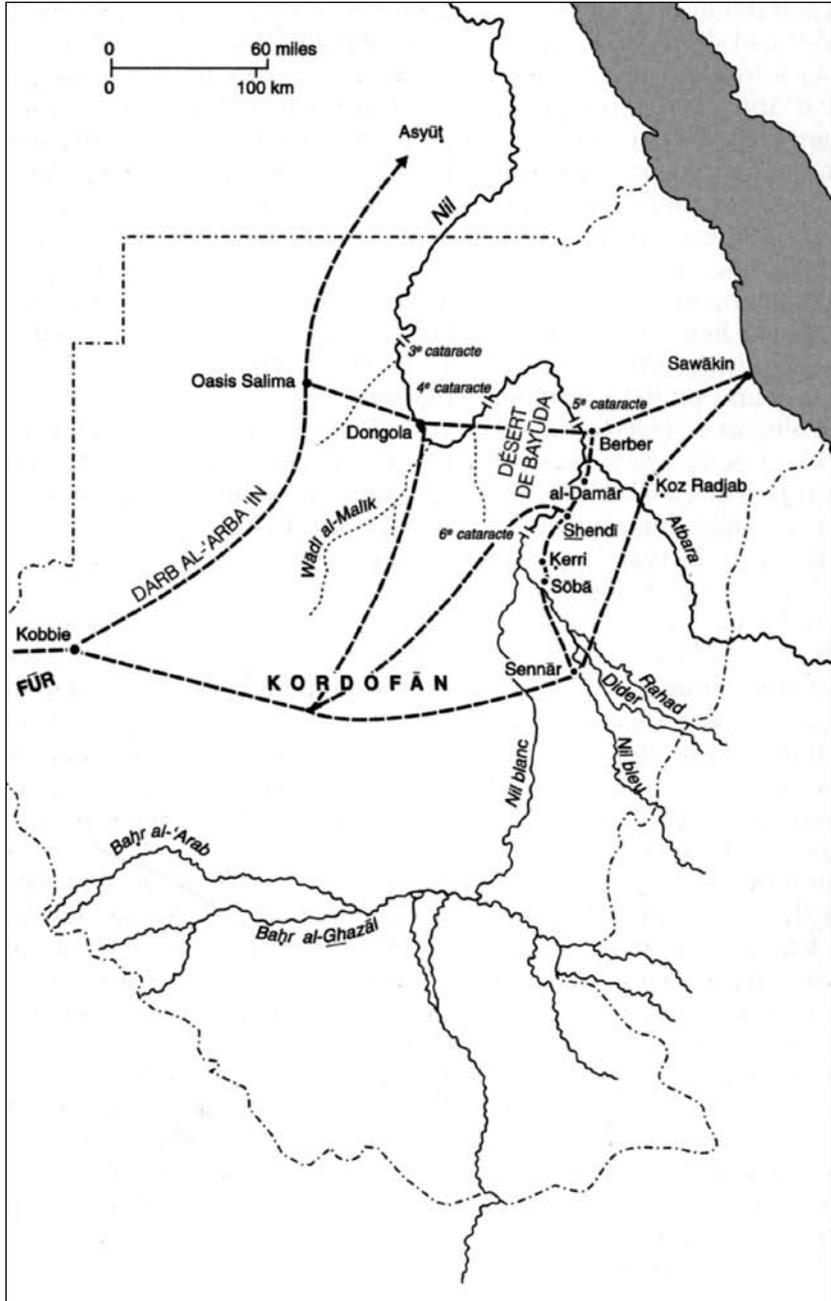
Un autre ordre, la *Shādhiliyya*, fut introduit au Soudan par un membre de la *ḳabila* des *Dja‘aliyyūn* qui avait étudié au Hedjaz, *Hamād ibn Muḥammad al-Madjdhūb* (1693-1776). Cet ordre, désormais appelé *Madjdhūbbiyya* dans le pays, se transforma, avec le clan des *Madjādhīb*, en une théocratie ethnique, installée au sud du confluent de l’Atbara, région où elle joua un rôle temporel et spirituel important.

Au moment où le soufisme commença à se répandre dans le Sultanat *fundj*, il avait déjà perdu beaucoup de son importance dans le monde musulman. Entaché de certaines pratiques hétérodoxes, il avait cessé d’être un moyen d’approfondir les croyances religieuses. La population, qui manquait d’une solide formation religieuse, croyait qu’une certaine *baraka* (bénédiction ou bonté) émanait des hommes saints et qu’ils jouaient un rôle d’intermédiaire entre l’homme et Dieu. Ils croyaient aussi que ces pouvoirs ou ces fonctions mystiques pouvaient être transmis aux descendants du saint homme ou se manifester après sa mort. Cette attitude conduisit à donner une grande importance au culte des saints. Les maîtres *ṣūfī* recevaient généralement des terres ou étaient exempts d’impôts et quelques-uns d’entre eux eurent une influence politique considérable, comme *Idrīs wad al-Akbār* et les *Madjādhīb*. Les souverains et leurs sujets finirent par les révéler encore plus que les juristes.

Toutefois, au *XVII^e* siècle, les deux fonctions, celle des religieux et celle des juristes, ne se distinguaient plus l’une de l’autre. Les juristes, devant la situation flatteuse occupée par leurs rivaux, s’efforçaient de rattacher l’enseignement du droit à l’autorité *ṣūfī*. Cette évolution était visible dans la vie quotidienne locale, puisque le titre de *fakī* (dérivé de l’arabe *fakīh*, juriste, *pl. fuḳahā’*) s’appliquait sans discrimination aux juristes et aux mystiques.

Les nombreux centres religieux qu’ils créèrent et leur grande influence personnelle permirent aux *fakī* de donner une certaine stabilité et une certaine continuité à la société mouvante et hétérogène des *Fundj*: leur enseignement de la doctrine islamique représentait un élément unificateur et à la fidélité qui leur était témoignée se superposait une fidélité plus large à l’islam. Leur zèle missionnaire ne se limita pas au Sultanat *fundj*, mais rayonna jusqu’au *Kordofān*, au *Dārfūr* et à *Borno*. De fait, de célèbres juristes soudanais attirèrent des disciples de toute la région située entre la Gezira et le *Borno*²⁹.

29. C’est ainsi qu’al-*Kaddal* comptait 1 500 étudiants du *Takrūr* et *Arbāb al-Khashin* 1 000 étudiants de la région située entre la Gezira et le *Borno*.



7.3. Les routes commerciales du Soudan (d'après Y. F. Hasan).

L'islam progressa de la même manière dans le Kordofān et dans le Sultanat fūr nouvellement créé. Le Dārfūr subit l'influence de courants islamiques venus du Maghreb et du *Bilād al-Sūdān* central, puis, de plus en plus, du Royaume fundj. Ces influences se firent sentir dans le Kānem et, de là, dans toute la région, bien avant le XI^e siècle³⁰.

Le commerce et l'État

Un certain nombre de grandes routes commerciales traversaient les Sultnats fūr et fundj en direction de l'Égypte et de la mer Rouge. Ces routes ont grandement contribué à resserrer les liens culturels et économiques de la région avec le monde extérieur. D'une manière générale, le commerce lointain allait de pair avec les intérêts des sultans fundj et fūr, comme de la plupart des souverains de la zone soudanaise. Il bénéficiait de leurs encouragements et de leur protection. Les esclaves, l'or, les plumes d'autruche et autres produits de l'Afrique s'échangeaient contre de fines étoffes de coton, des bijoux, des armes et divers autres articles de luxe. Outre les droits de douane qu'ils percevaient au passage, les sultans avaient besoin d'objets de luxe pour entretenir leur prestige et récompenser leurs fidèles partisans.

Le commerce extérieur se faisait le long de deux grands axes orientés ouest-est et sud-nord. Le premier reliait le Borno-Wadai à Sennār par Kobbie — principal centre commercial du Dārfūr — et le Kordofān. De là, il desservait Koz Radjab et Sawākin, soit directement, soit en passant par Shandī. Sur cette voie, dite la route du Soudan, circulaient les marchandises mais aussi des pèlerins musulmans.

Par cette route, le Soudan oriental s'ouvrait aux influences culturelles du Soudan occidental et de l'Afrique du Nord. Elle était suivie par les lettrés musulmans africains qui entretenaient des relations étroites avec la vallée du Nil et le Hedjaz. Son point de départ semble avoir été le Dārfūr qui attirait aussi les pèlerins des pays situés à l'ouest du lac Tchad. Au début du XIX^e siècle, elle traversait la ceinture soudanaise jusqu'au Fouta Toro à l'ouest. Parce qu'elle était beaucoup plus courte et qu'elle entraînait moins de frais de voyage que d'autres itinéraires, elle était également empruntée par les pèlerins qui n'avaient pas les moyens de traverser le désert égyptien en compagnie des caravanes. La plupart d'entre eux voyageaient à pied, vivant de charité et jouissant de la protection du peuple musulman. Certains d'entre eux, parmi lesquels des lettrés, s'installèrent dans l'est du Soudan, mais il ne faut pas les confondre avec certains mouvements migratoires de peuples de l'Afrique occidentale, comme les Fulbe qui avaient créé des communautés importantes, notamment dans le Dārfūr, au début du XIX^e siècle. Ces pèlerins semblent avoir eu une activité commerciale importante en cours de route, vendant des ânes, des livres et autres marchandises. Ils inscrivaient aussi des formules sur des amulettes.

30. Y. F. Hasan, 1971; Ibn Dayf Allāh Muḥammad 'Abd Nur, 1973, p. 3-23.

La seconde route commençait à Sennār, d'où des caravanes partaient deux fois par an pour l'Égypte. Elle passait par Kerri (et plus tard par Halfāyat al-Mulay), traversait directement le désert de Bayūda (ou partait d'un point situé plus en aval sur le Nil) et gagnait Asyūt, en Haute-Égypte, par Dongola et Salima. Toutefois, en raison des troubles provoqués par le soulèvement des *Shaykīyya* au XVIII^e siècle, elle fut abandonnée au profit d'une autre qui longeait la rive orientale du fleuve. Celle-ci partait de Sennār, passait par *Shandī* et al-Damār, franchissait l'Atbara et gagnait Berber, puis traversait le désert de Nubie sous la protection des Arabes 'abābda pour aboutir à Isna, en Haute-Égypte.

Dans l'oasis de Salima, la route du Nil rejoignait la *Darb al-'Arbaʿīn*, ou route des Quarante Jours, principale artère du commerce fūr avec l'Égypte qui, elle, partait de Kobbie, passait par Suwaynī, le dernier poste-frontière des Fūr, et rejoignait Asyūt par le désert en passant par les oasis de Salima et de *Khārdja*. Une autre route se dirigeait vers le nord-ouest en direction de Tripoli et de la Tunisie, en passant par le Fezzān³¹.

Grâce à son vaste arrière-pays et à sa position stratégique, Sennār devint un important centre commercial. Dans la description qu'il en donne en 1701, le père Krump écrit : « De toute l'Afrique, du moins pour ce qui est des pays maures, Sennār est peut-être la plus grande cité commerciale. Les caravanes y arrivent sans cesse, du Caire, de Dongola, de Nubie, de l'autre rivage de la mer Rouge, d'Éthiopie, du Dārfūr, du Borno, du Fezzān et d'autres royaumes. C'est une cité libre et les hommes de toutes nationalités et de toutes religions peuvent y vivre sans empêchement d'aucune sorte³². »

La plupart des étrangers qui se rendaient à Sennār étaient des marchands, quelques-uns des artisans. Il semble que la plus grande partie du commerce ait été aux mains des Soudanais nilotiques *djallāba* (commerçants). Agents intermédiaires entre Sennār et l'Égypte, les *Danāķia* et les *Djaʿaliyyūn* de *Shandī* acquirent une expérience commerciale et des capitaux suffisants pour s'aventurer vers de nouveaux territoires. Les *djallāba*, par leur esprit d'entreprise, jouèrent aussi un rôle important dans le commerce fūr et ont été à l'origine du développement de centres commerciaux au Dārfūr. Si les *djallāba* du Soudan et de Haute-Égypte étaient les principaux bailleurs de fonds du commerce lointain, ce commerce, son organisation et sa protection relevaient, semble-t-il, de l'autorité des sultans de chacun des pays. Parfois, les sultans envoyaient leurs propres caravanes au Caire³³. Au Dārfūr, le commerce lointain était plus ou moins soumis au contrôle de l'État. C'est grâce à ces caravanes commerciales que le Sultanat fūr se fit mieux connaître du monde extérieur.

La prédominance commerciale de Sennār devait souffrir de la rivalité entre *Fundj* et Fūr, qui se disputaient le Kordofān, et des raids des *Shilluk*, qui compromettaient la sécurité sur la route de Kobbie (al-'Obeyd) à

31. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 6-9; P. M. Holt, 1961, p. 12-14; Y. F. Hasan, s. d. et 1977; U. al-Naqar, 1972, p. 92-113.

32. T. Krump, 1710.

33. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 68.

Sennār. C'est pourquoi les caravanes préférèrent prendre la direction du nord, vers Shandī³⁴. Quand Bruce passa dans cette ville, en 1773, c'était un grand centre commercial, régi de façon autonome par Sa' dāb Dja'aliyyūn³⁵. Au début du XIX^e siècle, Shandī avait acquis une telle importance qu'elle avait, d'après Burckhardt, supplanté Sennār comme grand rendez-vous des caravanes nubiennes et lieu d'échange entre Fūr et Éthiopiens³⁶.

À l'est, les ḥadāriba de Sawākin pratiquaient aussi le commerce lointain, notamment entre la mer Rouge et le Nil. Ils achetaient des produits africains et des esclaves à Shandī et les échangeaient contre des produits venus de l'Inde à Sawākin, qui était le marché d'esclaves le plus important après Le Caire et Massawa³⁷.

L'acheminement des esclaves vers le nord par le Nil était un phénomène ancien. Les Arabes le pratiquèrent à leur tour quand ils conclurent le traité de Baḳt avec les Nubiens. Quatre cents esclaves étaient expédiés chaque année de Nubie et le monde arabe commença à les apprécier comme domestiques. Excellents archers, ils formaient des unités combattantes très prisées. Les Toulounides (868-935), les Ikhshidides (935-969) et les Fatimides (969-1171) d'Égypte recherchaient les esclaves noirs pour les enrôler dans les rangs de leurs armées.

Il en résulta une augmentation de la demande d'esclaves noirs. Cependant la Nubie, étant donné la faible densité de sa population, ne pouvait répondre aux besoins du monde musulman et les commerçants arabes durent puiser à d'autres sources au sud et au sud-ouest de cet État. C'est ainsi que les Arabes (le terme, utilisé sans précision, englobe les Arabes et leurs sujets) contribuèrent à relancer le commerce des esclaves et à lui donner une importance qu'il conserva jusqu'aux dernières décennies du XIX^e siècle. Les esclaves furent d'abord des Nubiens et des Bēdja puis, avec l'accroissement de la demande, ils furent importés du Kordofān, du Dārfūr et, progressivement, du Baḥr al-Ghazāl, du Borno-Wadai et d'autres territoires du *Bilād al-Sūdān* central. Les esclaves offerts sur le marché de Shandī à la fin du XVIII^e siècle comprenaient des Éthiopiens, des Nūba du Kordofān ou étaient originaires du Dārfūr, du Borno et du Dār Silla.

Les esclaves devaient leur état aux conquêtes, enlèvements ou achats, et le rôle des négociants arabes a été différent selon l'époque et le lieu. Toutefois, il semble bien que, dans l'ensemble, les commerçants arabes ne se soient pas procuré directement les esclaves (sauf au XIX^e siècle) mais qu'ils se soient surtout adressés à des fournisseurs ou à des intermédiaires locaux. Les commerçants et leurs fournisseurs tiraient pleinement parti des coutumes et des institutions anciennes qui se prêtaient à leur négoce. Les marchands arabes étaient dans l'ensemble satisfaits lorsqu'ils pouvaient se

34. J. L. Burckhardt, 1819, p. 321-322.

35. J. Bruce, 1805.

36. J. L. Burckhardt, *op. cit.*

37. On trouvera une étude plus détaillée de cette question dans Y. F. Hasan, s. d. et 1977; R. S. O'Fahey, 1970; J. L. Spaulding, 1971, p. 150; T. Walz, 1975.

procurer des esclaves par des moyens pacifiques en échange des produits qu'ils colportaient.

La demande extérieure d'esclaves noirs destinés aux armées se réduisit à l'époque des Ayyubides (1172-1251) qui congédièrent leurs troupes noires pour les remplacer par des esclaves blancs. Les Mamluk pratiquèrent la même politique (1251-1517) et sous leur administration, l'armée fut presque uniquement composée d'esclaves blancs.

Toutefois, la demande de soldats noirs se maintenait dans certaines autres régions, notamment dans les jeunes Sultanats fundj et fūr, où ces esclaves constituaient l'essentiel de l'armée. Au XIX^e siècle, Muḥammad 'Alī Pasha, vice-roi d'Égypte, recruta d'abord des esclaves noirs pour se constituer une nouvelle armée. La plupart d'entre eux furent achetés au Soudan. Le vice-roi renonça à son projet de constituer une armée de Noirs mais, pendant tout le XIX^e siècle, l'armée égyptienne compta encore un important contingent de soldats soudanais.

Le déclin du Sultanat fundj

La décadence commerciale manifeste de Sennār s'était accompagnée d'un déclin politique. Avec l'aggravation des mesures répressives prises par Bādī IV, certains membres de l'aristocratie fundj qui avaient accompagné Abū Likaylik au Kordofān, et dont les familles avaient été très douloureusement touchées, persuadèrent le général de déposer le Sultan. Abū Likaylik entra à Sennār avec son armée, déposa Bādī et le remplaça, en 1762, par son fils Nāṣir. Le succès remporté par la révolte de Likaylik marque une date importante dans l'histoire du Sultanat. Le *shaykh* Muḥammad Abū Likaylik et ses successeurs, les *wazīr*, devinrent dès lors les souverains héréditaires réels ou les régents de l'État jusqu'à sa chute. Les sultans fundj n'étaient plus que des marionnettes entre les mains des régents hamadj. Le chroniqueur fundj résume bien ce déplacement du pouvoir: Bādī, écrit-il, « fut le dernier roi maître du pouvoir et avec lui prit fin la véritable monarchie. Après lui, le pouvoir de lier et de délier passa aux Hamadj³⁸ ».

Le terme de Hamadj était appliqué par les Arabes soudanais à certains peuples anciens de Gezira qui, bien que considérés comme des descendants des Dja'Alī, n'étaient ni des Fundj, ni des Arabes. L'hégémonie hamadj, sous la conduite d'Abū Likaylik, représente probablement la résurgence d'un ancien peuple qui avait été arabisé et islamisé³⁹.

À la mort d'Abū Likaylik, vers 1777, les rois fundj conspirèrent avec les gouverneurs des provinces, notamment les 'Abdallābi, pour chasser leurs régents. Les descendants d'Abū Likaylik, se disputant le pouvoir entre eux, se trouvaient dans une situation difficile. En fait, les cinquante dernières

38. J. L. Burckhardt, 1819, p. 310.

39. Aḥmad b. al-Ḥadjdj Abū 'l-'Alī, 1961, p. 21; R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 94.

années du Sultanat fundj furent marquées par des intrigues, des révoltes et des guerres civiles entre factions rivales.

Dans le Nord, l'autorité des chefs ʿAbdallābi sur la vallée du Nil déclinait aussi : les Saʿdāb de Shandī et les Maḍjādhīb d'al-Damār étaient devenus pratiquement autonomes. Les guerriers shayḳiyya, qui dominaient la région de Dongola, étaient constamment attaqués par les Mamluk d'Égypte. En 1811, ces derniers échappèrent au massacre organisé par Muḥammad ʿAlī, établirent un camp à Dūnḳūla al-ʿUrdī et combattirent les Shayḳiyya. À l'ouest, les Fundj, harcelés par le Sultanat fūr, finirent par être chassés du Kordofān. Lorsque les forces turco-égyptiennes approchèrent de Sennār en 1821, le Sultanat était trop faible pour opposer la moindre résistance.

Le Sultanat fūr

Le Sultanat fūr était l'un des États islamiques de la zone de savane du *Bilād al-Sūdān*, situé aux confins occidentaux du *Bilād al-Sūdān* oriental. À l'ouest, il était séparé du sultanat de Wadaï par un certain nombre de petits royaumes semi-indépendants, dont les deux sultanats se partageaient l'allégeance. À l'est, les plaines du Kordofān, qui séparaient les Sultanats fūr et fundj, étaient l'enjeu d'un conflit d'ordre essentiellement économique entre les deux États. Les Mussabaʿāt, cousins des sultans fūr, étaient aussi à couteaux tirés avec les États rivaux et tentaient de consolider leur domination sur le Kordofān. Le désert de Libye au nord et le Baḥr al-ʿArab au sud limitaient l'État par des frontières naturelles. La région centrale, dominée par le Djabal Marra, berceau du Sultanat fūr, était le carrefour de nombreuses routes commerciales, sources de prospérité économique et voies d'influences culturelles et de migrations humaines.

Les origines du Sultanat fūr sont mal connues, du fait de la rareté des sources écrites. Selon la tradition orale, l'État fūr a été précédé par deux dynasties autochtones, celles des Dādjū et des Tundjūr. Le royaume Dādjū fut à son apogée aux XIII^e et XIV^e siècles. Au début du XV^e siècle, les Dādjū perdirent la maîtrise du commerce et les Tundjūr leur succédèrent. Ces derniers imposèrent leur autorité d'abord sur la région centrale puis, peu à peu, sur le Dārfūr et certaines parties du Wadaï⁴⁰.

Ce fut probablement sous le règne des Tundjūr (environ 1400-1600) que l'influence de l'islam se fit sentir dans la région pour la première fois. Elle était due aux nombreux contacts commerciaux noués avec le monde musulman et à la pénétration d'immigrants arabes⁴¹. Cependant, l'islamisation véritable de la région ne commença qu'avec la création du Sultanat fūr, au début du XVII^e siècle.

40. Y. F. Hasan, 1972, p. 72-82.

41. *Ibid.*, p. 82-85; P. M. Holt, 1961; R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 121.

Le Sultanat devait son nom aux Fūr, communauté soudanaise qui vivait aux alentours du *Djabal Marra* et qui, par ses origines, se rattachait peut-être aux peuples de l'ouest du *Bahr al-Ghazāl*. On ne sait pas exactement pourquoi les Fūr sont descendus de leur montagne pour s'installer dans la savane.

Selon R. S. O'Fahey, le Sultanat fūr, comme les autres États islamiques de la zone soudanaise, est le résultat du commerce lointain. Il s'est constitué par suite de l'intensification des échanges le long de la route des Quarante Jours⁴². De nombreux spécialistes ont noté que l'expansion de l'islam était associée au commerce; dans le cas du Sultanat fūr, il a joué un rôle important dans le développement de l'État lui-même et le renforcement de ses contacts avec les peuples voisins.

Le Sultanat kayra dura de 1640 environ à 1874. Il fut rétabli en 1898, puis finalement annexé par le Soudan anglo-égyptien en 1916. Sulaymān Solongdungu en fut probablement le fondateur historique (environ 1640-1660). Il a laissé le souvenir d'un conquérant qui a chassé les *Tundjūr* et annexé la région située autour du *Djabal Marra*. Dans ses campagnes, il était secondé par des groupes arabes, notamment des nomades éleveurs de chameaux et de bétail, comme les *Ḥabāniyya*, les *Ma'āliyya*, les *Rizaykāt* et les *Misayriyya*.

La politique d'expansion et de consolidation amorcée par Sulaymān Solongdungu fut poursuivie par ses successeurs qui progressèrent en direction du nord et du nord-ouest. Aḥmad Bukr b. Mūsā (environ 1682-1722) annexa l'État du *Dār Kimr* à l'importance stratégique. Cette expansion mit la dynastie kayra en contact avec les *Zaghāwa* dont les territoires devinrent une source de conflits entre les sultanats du *Wadai* et du *Dārfūr*. Les Kayra consolidèrent leur position dans le *Dār Zaghāwa* par des mariages et par leur appui à certains des groupes en lutte. Les conflits pour la possession des territoires frontaliers se terminèrent en faveur du Sultanat kayra, et le *Wadai* continua à payer le tribut qu'il versait antérieurement aux rois *tundjūr*. Toutefois, le sultan Ya'kūb refusa de le payer, envahit le *Dārfūr* et pénétra jusqu'à *Kabkābiyya*, important centre commercial. Après deux années de préparatifs militaires, durant lesquelles il put se procurer des armes, notamment des armes à feu, au Caire, Bukr chassa les envahisseurs hors du pays⁴³.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'histoire politique du *Dārfūr* a été dominée par la lutte entre deux factions de la dynastie kayra: les sultans, qui cherchaient à centraliser le pouvoir entre leurs mains, et les autres princes, qui voulaient renforcer les pouvoirs de la dynastie dans son ensemble. Ce conflit avait éclaté parce que le sultan Bukr avait exprimé la volonté que chacun de ses fils lui succède l'un après l'autre. Or il n'avait pas moins d'une centaine d'enfants, dont cinq montèrent sur le trône fūr. Son premier successeur, Muḥammad Dawra, commença par éliminer ses frères ou par les exiler dans le *Djabal Marra*. Puis il désigna son propre fils, Mūsā, pour lui succéder. Cependant, il changea bientôt d'avis et remplaça Mūsā par le plus

42. R. S. O'Fahey, 1971, p. 87.

43. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 126-128; Y. F. Hasan, 1972, p. 86-88.

jeune frère de celui-ci, ʿUmar Lei. Mūsā répondit en se révoltant contre son père. Lorsque ʿUmar Lei arriva au pouvoir, l'hostilité s'accrut entre lui et ses oncles, les fils de Bukr. Sulaymān ibn Aḥmad Bukr alla se réfugier auprès des Musabbaʿāt qui, après avoir vainement essayé de s'emparer du trône kayra, durent émigrer au Kordofān. Sulaymān ne parvint pas à s'assurer l'appui des Mussabaʿāt et pas davantage celui du Sultan du Wadai. Mais ces entreprises conduisirent ʿUmar Lei à envahir le Wadai vers le milieu du XVIII^e siècle. Après de violentes batailles, le Sultan du Wadai, Muḥammad Djawda, défit l'armée fūr et captura le Sultan.

Le conflit se poursuivit pendant le règne du sixième sultan, Abū 'l-Ḳāsim b. Aḥmad Bukr. Pour renforcer sa propre position, il combattit ses frères et recruta une armée d'esclaves plutôt que de faire appel aux guerriers traditionnels. De cette façon, « il s'aliéna définitivement les hommes libres de son pays en leur préférant des esclaves, en comblant ceux-ci de richesses et de postes honorifiques⁴⁴ ».

De nombreux dignitaires s'insurgeaient contre l'idée que l'autorité du Sultan puisse dépendre d'une armée d'esclaves. De fait, il se produisit une tension analogue à celle qu'avait connue le Sultanat fundj sous le règne de Bāḏi IV.

Au cours de la bataille qu'il livra aux troupes du Wadai, Abū 'l-Ḳāsim fut abandonné par les chefs de guerre traditionnels et leurs hommes, et il resta seul avec ses esclaves. Il perdit cette bataille et fut blessé. La vieille noblesse fūr et les guerriers traditionnels proclamèrent un nouveau sultan, Muḥammad Tayrāb ibn Aḥmad Bukr, qui suivit l'exemple de ses prédécesseurs et constitua à son tour une armée permanente d'esclaves, la *kurkwā* (le corps des lanciers, en fūr). Des esclaves turundj des monts Nūba, les Dading du Dār Tama et d'autres encore y furent incorporés. L'un des membres de la *kurkwā*, l'eunuque Muḥammad Ḳurra, devint l'un des premiers chambellans du roi. Plus tard, il obtint une distinction plus importante encore et fut nommé *āb shaykh*, poste auquel était attachée une grande autorité⁴⁵.

Faute de pouvoir s'étendre vers l'ouest aux dépens de son redoutable ennemi, le Sultan du Wadai Tayrāb conclut avec lui un traité qui resta en vigueur pendant une centaine d'années. Il se tourna alors vers l'est, contre les Musabbaʿāt qui devaient avoir repris le contrôle du Kordofān après le retrait d'Abū Likaylik en 1761-1762. Ce changement de direction devait avoir d'autres motifs. Tayrāb voulait empêcher les Mussabbaʿāt d'arriver à constituer un État fort dans le Kordofān. Mais il avait peut-être aussi des motifs d'ordre économique et voulait avoir la haute main sur les routes commerciales ainsi que sur les réserves d'esclaves et d'or du Kordofān méridional. L'arrivée d'un grand nombre de *djallāba*, connus pour leur esprit d'entreprise, et de nombreux maîtres religieux venant du Sultanat fundj tout comme la multiplication des liens commerciaux avec l'Égypte avaient peut-être inspiré la décision du Sultan. Son objectif immédiat était

44. G. Nachtigal, 1971, vol. IV, p. 285.

45. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 129-137 et 171-175; Y. F. Hasan, 1972, p. 87-88.

probablement de chasser du Dārfūr ses frères et les autres membres de la vieille noblesse fūr afin de permettre à son fils *Ishāk* de prendre sa succession. À la tête d'une importante armée, Tayrāb attaqua Hāshim, Sultan du Kordofān. Celui-ci, abandonné par son armée, se réfugia dans le Sultanat fundj, tandis que le Kordofān restait aux mains des Fūr, et devait le rester jusqu'à la conquête turco-égyptienne. Tayrāb lui-même mourut à Bara.

La succession donna lieu à une lutte entre les partisans d'*Ishāk* et ses oncles, les fils d'Aḥmad Bukr. Muḥammad Ḳurra réussit à gagner l'appui de la deuxième faction pour 'Abd al-Raḥmān, le plus jeune fils d'Aḥmad Bukr. 'Abd al-Raḥmān était un jeune homme pieux et instruit qui n'avait ni relations avec les tribus, ni l'appui des nouvelles forces de l'État. Il sortit vainqueur de la guerre civile. Le nouveau sultan récompensa Muḥammad Ḳurra en le nommant *ab shaykh*, rang qui n'était inférieur qu'à celui du sultan. De 1790 environ à 1804, Muḥammad Ḳurra fut l'homme fort de l'État⁴⁶.

Pour marquer sa victoire, 'Abd al-Raḥmān construisit, en 1741-1742, une nouvelle résidence royale (*fāshir*) à *Khor Tandalti*, à l'est du *Djabal Marra*. Jusqu'alors, les sultans fūr n'avaient pas de capitale fixe. L'établissement d'une telle capitale à al-Fāshir et la consolidation des forces de centralisation et d'islamisation sous le règne de 'Abd al-Raḥmān marquèrent l'apogée du Sultanat kayra. Ce règne vit se resserrer les liens avec l'extérieur, grâce au commerce et à l'arrivée de maîtres religieux. L'État tirait profit des courants d'échanges qui empruntaient la route des Quarante Jours. G. W. Browne, qui voyageait au Dārfūr entre 1793 et 1796, décrit ainsi le rôle de son dirigeant: « Le roi est le principal commerçant du pays: il fait non seulement transporter une grande quantité de ses propres marchandises par chaque caravane qui se rend en Égypte, mais il fait aussi vendre dans les pays voisins du Soudan, par ses esclaves et ses hommes, et pour son propre compte, des marchandises importées d'Égypte⁴⁷. »

Les sultans utilisaient le commerce pour affermir leur situation politique, en achetant des armes, des armures et des produits de luxe pour récompenser la fidélité de leurs subordonnés et de leurs alliés.

L'infiltration des *Dja'Alīyyūn* et des *Danāḳia* stimula le commerce et la religion. 'Abd al-Raḥmān échangeait des présents avec le Sultan ottoman qui lui conféra le titre honorifique de *al-Raḥīd* (le Juste). Il correspondit aussi avec Bonaparte en 1799, lors de l'occupation française de l'Égypte.

L'adoption de l'islam se fit probablement beaucoup plus lentement au Dārfūr que dans le Sultanat fundj. Elle s'accéléra à partir du XVIII^e siècle. On attribue au sultan Sulaymān Solongdungu l'adoption de l'islam comme religion de la cour et l'introduction de pratiques religieuses islamiques. Certaines familles religieuses du Dārfūr affirment que leurs ancêtres se sont installés dans le Sultanat sous le règne de Sulaymān. Toutefois, les

46. P. M. Holt, 1961, p. 26-28; R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 134-140; Y. F. Hasan, 1972, p. 91.

47. G. W. Browne, 1799, p. 301.

religions africaines, avec leurs rites et leurs pratiques, coexistèrent pendant un certain temps avec l'islam à la cour de Kayra⁴⁸. Par la suite, l'influence de l'islam fut encouragée par Aḥmad Bukr qui fit construire des mosquées et des écoles, pendant que Muḥammad Tayrāb faisait venir des livres religieux d'Égypte et de Tunisie. ʿAbd al-Raḥmān al-Raḥīd, lui-même un érudit musulman, encouragea les juristes et les mystiques des autres pays à venir s'installer dans son sultanat. Ce fut le cas, notamment, de l'Arabe tunisien, ʿUmar al-Tunisi, suivi bientôt par son fils Muḥammad dont la description du Dārḥūr est l'une des principales sources de l'histoire de ce pays⁴⁹. D'autres savants arrivèrent d'Égypte, du Hedjaz, du Soudan nilotique et de l'ouest du *Bilād al-Sūdān*. C'est de cette dernière région que vint Mālik al-Futāwī qui, membre d'une famille religieuse, instruisit ʿAbd al-Raḥmān avant son accession au trône. Il devint ensuite ministre du sultan Muḥammad al-Faḍl. Étant donné que l'exécution des décisions de justice était réservée au Sultan et aux dignitaires auxquels la coutume en reconnaissait traditionnellement le droit, ʿIzz al-Dīn al-Djāmī ne fut probablement nommé *grand ḳādī* (juge suprême au tribunal de la *sharīʿa*) qu'à titre de conseiller.

Pour les attirer dans son pays, le Sultan offrait des terres à ceux qui enseignaient les préceptes de l'islam grâce au système de la *hakura*, ou exemption d'impôts, comme c'était le cas dans le Sultanat fundj; certains de ces personnages jouèrent un rôle de médiateur⁵⁰.

À la fin du XVIII^e siècle, il apparaît clairement que le Sultan et ses plus proches collaborateurs, qui n'étaient affiliés à aucune tribu, avaient largement contribué au développement du commerce extérieur et adopté les institutions islamiques pour l'administration du pays. Cet état de choses contribua à modifier la structure ethnique de l'État et à affaiblir les anciennes pratiques religieuses qui s'étaient maintenues pendant un certain temps. L'apparition d'une nouvelle classe de marchands, de juristes et de mystiques a facilité cette évolution. Cependant, la dynastie kayra, bien qu'ayant des ancêtres arabes, avait ses racines dans la communauté fūr. Si l'arabe était utilisé dans la diplomatie et le commerce, le fūr était resté la langue de la cour.

À la mort de ʿAbd al-Raḥmān vers 1802, son fils Muḥammad al-Faḍl lui succéda avec l'aide de Muḥammad Ḳurra. Le nouveau sultan entra bientôt en conflit avec celui-ci, dont il avait fait son propre ministre, et il le fit assassiner. Muḥammad al-Faḍl régna pendant quarante ans, et c'est au cours de cette période que s'amorça le déclin de l'État⁵¹.

48. Y. F. Hasan, 1972, p. 90-91.

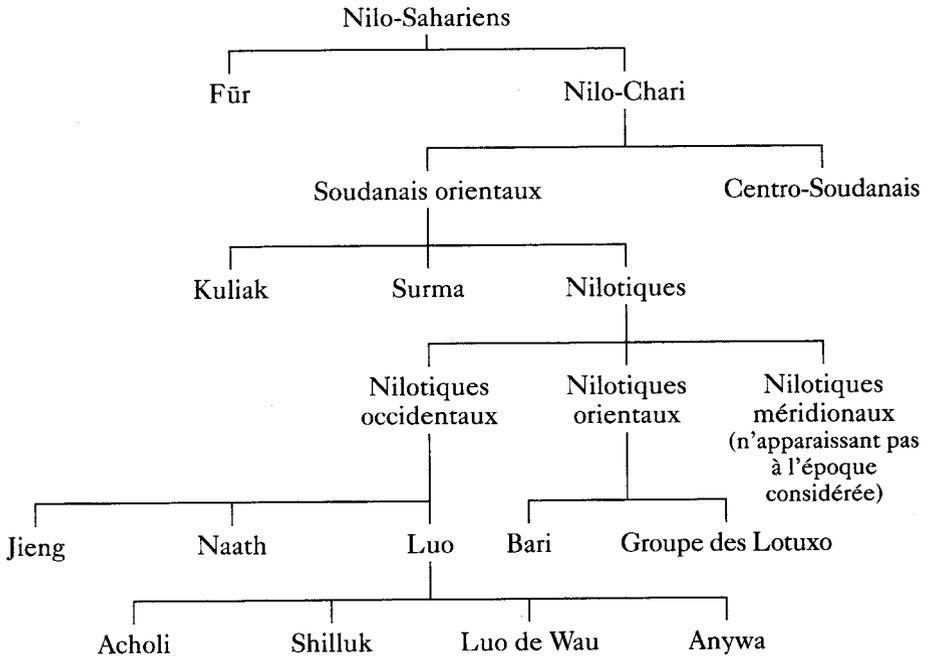
49. Muḥammad ibn ʿUmar al-Tunisi, 1965.

50. Y. F. Hasan, 1971, p. 83-85; R. S. O'Fahey, 1971, p. 87-95.

51. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 162-164 et 167; Y. F. Hasan, 1972, p. 95-96; R. S. O'Fahey, 1970, p. 3 et 9.

Le Soudan méridional

Malgré de sérieuses études anthropologiques entreprises par d'éminents chercheurs comme W. Hofmay, D. Westermann, C. G. Seligman, E. Evans-Pritchard et ses nombreux étudiants, et F. M. Deng sur les Jieng, les Naath, les Anywa, les Shilluk et les Azande, la recherche historique sur le Soudan méridional en est encore à ses débuts. Il en va de même des études archéologiques, généralement concentrées sur le Soudan septentrional, et de la recherche linguistique historique⁵².



Cependant, certaines grandes lignes se dégagent des rares données dont nous disposons. Ainsi, des sources linguistiques font apparaître de plus en plus clairement que les cultures nilotiques et, probablement, celles du Soudan central ont leurs racines au Soudan méridional⁵³. Il ressort également de ce que nous savons que la plupart des groupes linguistiques qui ont joué un rôle dans l'histoire du Soudan méridional appartiennent à la famille nilosaharienne de Greenberg.

52. Pour une évaluation de l'étendue de notre ignorance, voir J. Mack et P. Robertshaw, 1982.

53. C. Ehret, 1982.

Une grande partie du Soudan méridional et de l'Ouganda septentrional a probablement été occupée par des communautés parlant les langues du Soudan central jusqu'aux dernières décennies du premier millénaire, époque à laquelle la région commença à être colonisée par des peuples de langues nilotiques orientale et occidentale. En fait, l'un des grands thèmes historiques de la période qui nous intéresse est la « nilotisation » progressive des habitants du Soudan méridional qui parlaient auparavant la langue du Soudan central. Aujourd'hui, la région est occupée essentiellement par les Nilotes; seuls les Moru et les Madi, qui vivent à l'ouest du Nil blanc, témoignent de l'ancienne présence de peuples parlant la langue du Soudan central.

Roland Oliver s'est employé à faire une synthèse des données archéologiques de l'âge du fer sur la préhistoire de cette région et cette synthèse tend à confirmer ce que les sources linguistiques nous ont appris⁵⁴. Selon lui, il y avait à l'âge du fer deux centres de cultures, l'un à l'est des marécages du Nil, aux frontières soudano-éthiopiennes, et l'autre sur le plateau ferrugineux du bassin Nil-Congo. Ces deux cultures — la première nilotique et l'autre bantu — étaient séparées par les cultures du Soudan central et, donc, évoluaient indépendamment l'une de l'autre. À mesure que les Nilotes se déplaçaient vers le sud et les régions bantu, elles se sont interpénétrées. Oliver estime que c'est à la suite de ce brassage avec les Nilotes que les communautés de langue bantu ont commencé à pratiquer intensivement l'élevage.

En ce qui concerne le Soudan, Oliver distingue, chez les Nilotes, deux périodes à l'âge du fer, dont la première coïncide avec la dernière période de l'âge du fer chez les Bantu. Dans la région équatoriale de l'Ouest et celle de Baḥr-al-Ghazāl, cette période est associée aux éleveurs de l'âge du fer, les Luel, qui élevaient des bovins sans bosse et construisaient des tertres pour se protéger des inondations à la saison des pluies. J. M. Stubbs, C. C. T. Morison, S. Santandrea et G. Lienhardt pensent que les Luel représentaient probablement la première vague des peuples luo venus du nord. Leur poterie était généralement sobre ou ciselée à l'aide de molettes en fibres torsadées.

À cette période a succédé la dernière période de l'âge du fer des Nilotes, celle qui nous intéresse ici. Cette période de transition semble avoir coïncidé avec l'apparition des bovins à bosse dans la région de Baḥr al-Ghazāl et la pratique généralisée de la transhumance, en particulier chez les Jieng. Les bovins à bosse se sont probablement répandus vers le sud avec les Arabes baḳḳāra après la chute du royaume de Dongola. Il est également intéressant de noter que cette pénétration arabe au Soudan septentrional et central, aux XIII^e et XIV^e siècles, a non seulement coïncidé avec les migrations nilotiques occidentales mais qu'elle en est peut-être aussi la cause⁵⁵.

54. R. Oliver, 1982. Voir aussi son chapitre dans J. Mack et P. Robertshaw, 1982.

55. D. W. Cohen, 1973; I. Hrbek, 1977, p. 78-80.

L'expansion rapide des Nilotes occidentaux et orientaux vers le sud et l'est peut donc être rattachée à l'apparition de l'élevage intensif qui s'est généralisé grâce à l'introduction des bovins à bosse et qui, associé à la culture des céréales, était un mode de production alimentaire adapté aux régions les plus sèches. Ainsi les Nilotes purent-ils occuper de nombreux territoires jusqu'alors évités par les communautés de langue bantou.

Le royaume des Shilluk

Au Soudan méridional, les Shilluk représentaient l'élément le plus important du groupe des Luo du Nord, les autres éléments étant les Luo du Bah̄r al-Ghazāl et les Anywa qui vivaient de part et d'autre de la frontière soudano-éthiopienne. Sous la direction de leur chef, Nyikang (environ 1490-1517), les Shilluk se sont tout d'abord installés près de Malakal, après avoir vaincu et chassé les Fundj qui habitaient ce qui devait bientôt devenir le cœur de la région shilluk, entre Tonga au sud et Muomo au nord. C'est par cette région, située au confluent du Nil et du Sobat, que l'on a accès au lac No, d'où la très grande importance stratégique qui lui était sans doute accordée. Dans ce petit groupe de langue luo étaient incorporés, entre autres, des éléments fundj et nūba, et ce sont ces divers éléments représentant des cultures et des traditions économiques différentes qui, rassemblés dans le creuset de l'histoire, ont formé ce qui est devenu la nation shilluk à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle.

Au cours de ce siècle de formation, les Shilluk établirent dans leur royaume une économie mixte à base d'élevage et de culture des céréales. Essentiellement sédentaire, cette population ne pratiquait pas la transhumance, contrairement aux Jieng et aux Naath. Les Shilluk vivaient dans des villages éparpillés, sur 150 kilomètres, le long de la rive occidentale du Nil entre Muomo et Tonga.

Les frontières et l'interdépendance socio-économique

Au début du XVII^e siècle, la rive occidentale du Nil était déjà surpeuplée et la situation ne s'était pas améliorée au XIX^e siècle puisque, selon G. Schweinfurth, c'était de toutes les régions d'Afrique connues du reste du monde, y compris la vallée du Nil en Égypte, celle où la densité de la population était la plus forte⁵⁶. Les Shilluk commencèrent à progresser en direction de deux zones frontières. Au nord, ils tentèrent de prendre possession de la vallée du Nil blanc, entre Muomo et Alays, territoire d'environ 480 kilomètres parsemé d'îles et d'épaisses forêts de mimosa. La région était impropre à l'agriculture, mais fournissait en abondance du

56. G. Schweinfurth, 1873, p. 85.

gibier, du poisson et du miel. À partir du règne d'Odak Ocollo (environ 1600–1635) et jusqu'en 1861, ceux que l'on appelait les Shilluk du Fleuve restèrent maîtres de cette région que les musulmans nommaient Baḥr Scheluk.

La deuxième zone frontière était comprise entre le Nil et les monts Nūba. La tradition fait une si large place aux activités des Shilluk et des Nūba dans cette région qu'elle devait avoir la même importance pour les deux peuples avant son occupation par les Arabes baḳḳāra au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Voici ce qu'écrivent à ce propos R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding dans leur ouvrage, *The kingdoms of the Sudan*: «Les XIV^e et XV^e siècles furent, dans les régions du Soudan situées le long du Nil, une période de changement, d'ajustement à l'apport culturel et économique des pays voisins et de composition avec deux groupes d'envahisseurs, les Arabes et les communautés de langue nilotique, en particulier les Shilluk. L'unification de la Nubie au début du XVI^e siècle peut être considérée tant comme une réaction nubienne contre les envahisseurs que comme une réaction positive aux nouvelles conditions économiques et sociales créées par les forces d'invasion⁵⁷. »

C'est dans ce contexte plus vaste qu'il faut replacer l'histoire des Shilluk au cours de cette période. Ils se sont tournés vers les régions frontalières du nord et de l'ouest qui offraient un intérêt économique et constituaient ce que P. Mercer a appelé «une autre source d'approvisionnement⁵⁸». En outre, elles permettaient d'accueillir l'excédent de population.

Les traditions shilluk nous apprennent, par exemple, que pendant le règne du *reth* (roi) Odak Ocollo, les Shilluk ont soutenu le Dārfūr dans la lutte contre le Sultanat fundj pour la maîtrise du commerce sur le Nil blanc. Après la capitulation du Taḳali, les Fundj et les Shilluk se retrouvèrent face à face le long du Nil blanc, apparemment épuisés par une trentaine d'années de guerre.

Mais cette trêve fut bientôt rompue par l'arrivée d'un autre peuple de langue *jii*⁵⁹ — les Jieng — qui envahit le sud du Fundj à partir de 1630⁶⁰. Tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, les Jieng se répandirent dans le sud de la Gezira, ce qui eut pour effet de modifier progressivement l'équilibre des forces dans la région. Leur présence était une telle menace tant pour les Shilluk que pour les Fundj que ceux-ci unirent leurs forces contre les Jieng, qu'ils considéraient comme leur ennemi commun. Ils réussirent à les empêcher de gagner le nord ou l'ouest et les repoussèrent même à l'est, vers la frontière éthiopienne.

57. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 15.

58. P. Mercer, 1971, p. 414.

59. Ceux qui utilisent cette langue sont les peuples de langue nilotique des régions occidentales qui comprennent les Luo ainsi que les Jieng et les Nuer (Naath). Ils utilisent tous le *jii*, qui signifie «peuple», d'où leur nom.

60. R. S. O'Fahey et J. L. Spaulding, 1974, p. 61-63.

L'alliance que les Fundj et les Shilluk conclurent contre les Jieng marqua le début d'une interdépendance socio-économique que les Shilluk établirent à différentes époques avec des groupes divers — les Fundj, les *djallāba*, les Arabes baḳḳāra, les pirates arabes, les marchands européens et les mahdistes —, habituellement pour exploiter les Jieng. Le fait que les Shilluk se soient à maintes reprises associés à divers groupes pour exploiter un peuple apparenté de langue *jii* prouve bien que ces alliances socio-économiques n'avaient pas encore d'idéologie. L'idéologie raciale ou ethnique au Soudan méridional devait être un phénomène postérieur à la période de la Mahdiyya. Les historiens qui s'intéressent aux divers types de dépendances socio-économiques devraient étudier les relations entre les différents groupes du haut Nil — les Shilluk, les Fūr, les Fundj, les Nūba, les Arabes, les Jieng et les Naath — pour comprendre ce qu'était alors la mobilité des frontières et comment divers groupes furent intégrés dans des systèmes socio-économiques différents.

Le développement des institutions politiques et sociales

Pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, il se produisit une évolution politique qui devait avoir une influence considérable sur le développement socio-économique du pays Shilluk. Malgré sa diversité, la population acquit un sentiment d'unité nationale et une administration plus centralisée fut mise en place sous la direction du *reth*. L'une des principales conséquences de cette réforme fut l'établissement progressif d'un monopole royal sur les ressources économiques ainsi que sur le commerce intérieur et extérieur.

Trois noms sont associés à cette réforme dans l'histoire des Shilluk : Abūdhoek, reine et fille du *reth* Bwoc, et l'une des nombreuses femmes influentes dans l'histoire des Shilluk, son demi-frère Dhokoth et Tugo, le fils de ce dernier. Le *reth* Dhokoth (environ 1670-1690) doit sa célébrité aux raids qui l'ont mené en aval du Nil et vers l'ouest dans les monts Nūba. La grande famine de 1684 (connue en arabe sous le nom d'*umm laham*) est probablement à l'origine de la fuite vers le nord de nombreux Shilluk venus piller le Baḥr Scheluk ou s'y installer. C'est à la grande famine et aux Shilluk qu'a été imputée la destruction de dix-sept écoles religieuses situées entre Alays et le confluent du Nil bleu et du Nil blanc⁶¹. Les razzias de Dhokoth furent extrêmement fructueuses et permirent également de faire de nombreux captifs. Originaires pour la plupart de la région située à l'est de Kākā, ils furent réinstallés à Athakong où ils firent partie de la garde personnelle du *reth* Dhokoth.

61. Ibn Dayf Allāh Muḥammad 'Abd Nur, 1973, p. 95 et 344; P. Mercer, 1971, p. 410.

Les succès militaires et économiques du *reth* Dhokoth expliquent en grande partie la centralisation des pouvoirs du *reth*, que paracheva son fils et successeur Tugo (environ 1690-1710). Celui-ci fonda le village de Fachoda qui devint la résidence permanente du *reth*. Auparavant, les *reth* shilluk gouvernaient de leur village natal et y étaient enterrés. C'est aussi Tugo qui institua les rites complexes de la cérémonie d'investiture des *reth* shilluk. Sa réputation s'étendit rapidement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du royaume. Il semble également qu'il y ait eu une corrélation entre le degré de centralisation politique et l'apparition d'une hiérarchie sociale dans la société shilluk.

Au début du XVIII^e siècle, le Sultanat fundj se désintégraît, comme on l'a vu plus haut. À mesure que l'autorité des Fundj sur le Nil blanc déclinait, celle des Shilluk progressait. En 1772, lorsque James Bruce se rendit à Sennār, il ne faisait aucun doute pour lui que les Shilluk étaient les maîtres d'Alays⁶² et qu'ils avaient poussé leurs incursions jusqu'au confluent des deux Nil. Brun-Rollet confirma par la suite cette indication et ajouta que le site de l'actuelle ville de Khartoum avait été un centre important jusqu'en 1780, date à laquelle des pillards shilluk l'avaient détruite et en avaient massacré tous les habitants⁶³.

Les deux dernières décennies du XVIII^e siècle ont vu l'effondrement final du Sultanat fundj, ce qui permit aux Shilluk de renforcer leur suprématie sur le Nil blanc. Le voyageur anglais, George William Browne, qui séjourna dans le Dārfūr pendant quatre ans (1793-1796) et écrivit un livre sur le commerce dans la région, indique que les Shilluk étaient totalement maîtres du fleuve à Alays, où ils organisèrent un service de navette permettant aux caravaniers circulant entre Sennār et al-'Obeyd de traverser le Nil⁶⁴.

Le déclin du pouvoir shilluk

Pendant le règne du *reth* Nyakwaa (environ 1780-1820), les Jieng, probablement les branches Rueng et Ngok, émigrèrent en masse de l'autre côté du fleuve Sobat. Les Shilluk qui, pendant un siècle et demi, avaient eu la maîtrise totale de la région du Nil blanc du lac No, au sud, jusqu'à Alays, au nord, durent donc y accepter la présence d'autres populations de langue *jii*. Mais ce n'était pas tout. Un an après le décès de Nyakwaa, les armées de Muhammad 'Alī Pasha, vice-roi d'Égypte, envahirent le Soudan, mirent fin à l'administration fundj et installèrent la domination turco-égyptienne afin d'exploiter le Soudan au bénéfice de l'Égypte. L'affrontement avec les Shilluk qui régnaient en maîtres le long du Nil blanc était inévitable. En dépit d'une résistance soutenue des Shilluk, il est de

62. J. Bruce, 1805, vol. VI, p. 390.

63. C. E. J. Walkley, 1935, p. 277.

64. W. G. Browne, 1799, p. 452-453.

fait qu'à partir de 1821 la frontière shilluk a constamment reculé vers le sud devant l'invasion progressive des Arabes et le régime turco-égyptien.

Pour dominer le Nil blanc, les Shilluk devaient être maîtres des voies navigables. Cette maîtrise dépendait de leurs pirogues, c'est-à-dire de la puissance de leur marine. Ils possédaient un grand nombre de bateaux et étaient d'excellents rameurs. Pour leurs raids ou expéditions militaires, ils partaient en groupes de trente ou quarante pirogues. Ils constituaient donc une force militaire considérable dans la région. Nous citerons une fois encore Mercer: « [...] avant la création des chantiers navals turcs du Nil blanc, rien dans la région n'approchait les pirogues shilluk⁶⁵. » Mais un chantier naval turco-égyptien fut créé à Mandjara, en 1826, et la suprématie navale des Shilluk sur le Nil blanc commença de décliner.

Les peuples du Baḥr al-Ghazāl

La région située au sud du Baḥr al-Ghazāl et à l'ouest d'une ligne allant de Meshra al-Reḳ et Rumbek au point de rencontre entre les frontières du Soudan, du Zaïre et de l'Ouganda modernes était occupée par des ethnies appartenant à deux grandes familles linguistiques, les Oubangiens (Niger/Congo) et les Soudanais du Centre (Sahara/Nil), qui y étaient installées depuis très longtemps. En fait, il semble que les Soudanais du Centre aient vécu dans cette région pendant de nombreux millénaires avant l'ère chrétienne, soit près de Baḥr al-^cArab, soit dans la région de Wau⁶⁶. Installés uniquement le long des cours d'eau, ils vivaient de la culture des céréales, de l'élevage et de la chasse. C'est à eux que nous devons le site de *Djabal Tûkyî* (5° 19' de latitude N. et 30° 27' de longitude E.) qui remonte à environ 180-220 avant notre ère⁶⁷. Avant 1800, on a rencontré des peuples parlant ces langues depuis la région de Hofrat-en-Nahas jusqu'aux frontières de la forêt tropicale humide au sud et des deux côtés du Nil supérieur jusqu'au lac Albert.

Les Oubangiens sont arrivés de l'ouest (République centrafricaine) et se sont généralement installés à l'ouest des communautés parlant le soudanais central, ou entre ces communautés, ce qui est compréhensible étant donné la faible densité de population de la région. Ils étaient des agriculteurs et fondèrent leur économie sur l'igname avant de passer à la culture des céréales ou des bananes selon l'endroit où ils se trouvaient. Ils n'élevaient pas de bétail, ce qui implique une attitude fondamentalement différente à l'égard de la richesse, et notamment de la dot, de celle des peuples du Soudan central⁶⁸.

65. P. Mercer, 1971, p. 410.

66. C. Ehret, 1974, p. 86; N. David, 1982, p. 80-81.

67. N. David, 1982, p. 81-82.

68. D. E. Saxon, 1982; N. David, 1982, p. 88-91; L. Bouquiaux et L. Hyman, 1980, p. 807-822.

Nous savons très peu de choses sur la vie de ces peuples avant 1800 car les événements survenus au XIX^e siècle ont entraîné la dissolution de leurs communautés. En 1800, des marchands d'esclaves venus du Dārfūr exerçaient déjà leur négoce dans le Dār Fertūt et le Dār Banda, au sud du Hofrat-en-Nahas, tandis que les Zande commençaient à conquérir les régions situées le plus au sud. Les Zande assimilèrent les populations qu'ils attaquaient et, ailleurs, en particulier dans le Nord, il se produisit un fort courant migratoire vers la région centrafricaine à mesure que les peuples de langue banda et d'autres encore fuyaient les marchands d'esclaves. Les recherches de F. Santandrea⁶⁹ nous donnent une autre explication du silence des traditions orales sur l'histoire ancienne : il n'existait pas, dans la région, de grandes unités politiques, ce qui suffit à expliquer la relative facilité de la conquête zande et signifie également que les traditions des clans, celles des familles qui dirigeaient les petites unités vivant dans des colonies dispersées, des hameaux ou parfois des villages, ne remontaient pas très loin. Il n'existe pas de tradition orale sur ce qui s'est passé avant 1800. Les seules généalogies qui remontent plus loin — entre 1650 et 1705 — sont celles des familles dirigeantes de trois clans bongo⁷⁰. Elles nous indiquent simplement que ces clans étaient déjà installés dans la région de Wau-Tonj au XVIII^e siècle et que leur organisation sociale était légèrement plus évoluée que celle des autres groupes qui y vivaient également, moins cependant que celle de leurs voisins, les Nilotes. L'ampleur de la résistance à la centralisation apparaît également dans la tradition bongo. Plusieurs unités politiques bongo suivirent Ngoli, héros de la résistance contre les Zande. Mais celui-ci fut assassiné par les « chefs de clans rivaux » au moment où il venait de repousser les Zande⁷¹.

Tout ce que l'on peut dire de la période étudiée dans ce chapitre, c'est que le Dārfūr a commencé à exercer officieusement sa domination sur le Dār Fertūt bien avant 1800 et qu'il exigeait des habitants de la région du Hofrat-en-Nahas le paiement d'un tribut tandis que certaines familles arabes ou fūr prenaient la tête de petits groupes installés dans la région de Raga. Des recherches s'imposent dans toute cette région où l'on pourrait peut-être encore recueillir des données sur les modes de vie, les échanges commerciaux et d'éventuels mouvements migratoires avant 1800.

69. F. Santandrea, 1964 et 1981.

70. F. Santandrea, 1964, p. 136-138.

71. *Ibid.*, p. 132